

XX

« Il haussa les épaules, tourna le dos et redescendit l'escalier. » Marc hausse les épaules et repose *L'Homme pressé*.

– Un styliste incomparable, ce Morand ! – et pourtant il ne parvient pas à l'aimer tout à fait.

Loukas arrive sur la plage aux canards. Depuis une semaine, il y vient chaque après-midi. On est en septembre et son cousin suffit amplement pour louer une mobylette aux rares touristes que les tremblements de terre n'ont pas encore convaincus de rembarquer.

Depuis le bastingage du *Poséidon Express*, Iannis scrute avec attention la silhouette conique de l'île. Il sent son cœur battre un peu plus fort à mesure que de nouveaux détails apparaissent ; à cause de Mathias bien sûr, mais à cause de son père aussi.

* * *

« Comment réagirais-je, moi, si l'on m'annonçait que je suis condamné ? » Marc déciderait-il de brûler dix fois plus intensément le temps qui lui reste, comme il le proclame à tous vents ? « Dommage qu'il ait été maréchaliste, ce Morand ! » Car il a beau avoir accepté qu'on le traite de réactionnaire, il ne se reconnaît aucune forme de parenté avec cette Réaction-là. Et comme il est incapable de faire abstraction de ce qu'il sait d'un auteur... « Ou m'économiserais-je afin de persévérer dans l'être le plus longtemps possible ? »

C'est comme avec la philosophie allemande ; il admire l'architecture de cette cathédrale. « Resterai-je debout, convaincu jusqu'au seuil que le néant est l'avenir de l'homme ? Ou me convertirai-je sur mon lit de mort – au cas où – pour faire mon salut à la dernière minute ? » Mais les cathédrales, celles de pierre comme celles de l'esprit, sont le contraire d'un temple grec ; des monuments de démesure.

L'enfant poursuit l'un des palmipèdes du canal historique.

Iris est étendue au soleil. Elle se raisonne : non, elle ne rappellera pas le gamin ; il ne risque rien. Marc fait du bien à Iris ; il ne lui passe rien et elle est obligée d'admettre – disons une fois sur deux, mais c'est déjà beaucoup – que ses angoisses sont exagérées, quand elles ne sont pas carrément hors de propos. Par son ironie, il la force en quelque sorte à lâcher prise.

Mathias nage au large. Il a hâte de retrouver Iannis mais il est inquiet des réactions de Marc.

Iannis se dirige vers l'escalier qui conduit à la soute. Le haut-parleur vient de grésiller, en quatre langues, une annonce inaudible. Iannis n'a compris qu'une chose : le nom de K.

* * *

Une douce torpeur envahit Marc. Voilà le hic avec la philosophie allemande, songe-t-il comme dans ces instants du cœur de la nuit où l'on se réveille en ayant la certitude d'avoir découvert une Vérité dont on ne saura plus rien au matin – sinon qu'on l'a fugacement contemplée. Kant, Hegel ou Marx sont admirables mais ils sont fondamentalement chrétiens, autant que le sont, malgré les apparences, leurs monstres de fils, Hitler et Staline : la subordination de l'homme à un Dieu unique, au Bien moral, à l'Idée absolue ou à la Lutte des classes ; la communion dans la Foi, la Race ou le Proletariat, c'est du pareil au même.

Marc contracte et relâche chacun de ses muscles. Il aime à s'assurer de la matérialité de son corps dans ces moments où

il n'est plus très sûr d'exister. L'éventualité que le monde « réel » soit une illusion, et lui-même la créature d'un songe conçu par le personnage d'un rêve, lui est assez agréable – au total, il se sent plus d'affinités avec les aborigènes d'Australie qu'avec Morand ou la philosophie allemande. Dans la salle de bains de son appartement parisien, il a suspendu l'armoire de toilette en face du miroir accroché au-dessus du lavabo, si bien que chaque matin, en ouvrant de biais le battant vitré de l'armoire, il se perd, en se rasant, dans la mise en abyme de son visage : la boîte de *Vache-Qui-Rit*, avec la vache à boucle d'oreille en forme de boîte de *Vache-Qui-Rit* avec la vache à boucle d'oreille... Une vie de simulacre n'est-elle pas, en fin de compte, le sort le plus enviable dont l'homme puisse rêver ?

Iris est contente que Loukas soit venu – cet après-midi encore. Loukas aussi lui fait du bien. Elle réalise à quel point elle a été heureuse, ce matin, quand en rentrant de la mairie, Marc a annoncé qu'il l'avait invité à dîner. Depuis son arrivée à K., elle n'a appelé Paul qu'une seule fois. Par devoir ; pas par besoin. Pour savoir comment il allait, s'il avait revu son thérapeute. Depuis une semaine, Iris a beaucoup réfléchi à toutes ces années passées avec Paul, et si elle a accepté de s'avouer que Paul n'est pas estimable, elle continue à se défendre contre l'hypothèse qu'il ne serait que pitoyable.

L'enfant crie de dépit. Le canard vient à nouveau de lui échapper. Loukas court vers le gamin ; pour détourner son attention, il exécute une magnifique roue. Paul n'a jamais su faire la roue. Le gosse est aux anges quand, la minute d'après, Loukas le soulève de terre, le hisse sur ses épaules et se précipite dans l'eau au milieu d'une gerbe d'écume. Iris éprouve du plaisir à les voir s'amuser ensemble. Loukas est le seul à pouvoir calmer instantanément, par ses pitreries ou ses câlins, les chagrins ou les caprices de l'enfant. Paul, lui, n'a jamais su.

Mathias suit des yeux le *Poséidon Express* qui rentre dans le port. C'est stupide ; comment pourrait-il distinguer si Iannis est à bord ? S'il y est, de toute façon, il doit déjà être descendu dans la cale.

Iannis se retourne. Dans la cale, derrière lui, on parle allemand. Une dizaine de touristes échangent des propos désabusés sur le retard de trois heures, hier, de leur avion pour Rhodes et sur celui de quatre heures du bateau aujourd'hui. Ils ne protestent pas. Ils ne comprennent pas ; c'est tout. Ils espèrent aussi que quelqu'un sera là pour les emmener à l'*Eden Dorf* – leur village de vacances.

* * *

La bouche de Marc devient pâteuse, il va s'endormir, c'est sûr. Les Grecs ne communiaient pas ; philosopher c'était pour eux deviser, sur l'agora et du point de vue des hommes, du prix des fèves ou d'un éphèbe croisé à la palestres, comme du Beau, du Bien ou des meilleures lois pour la cité. Mais il résiste encore au sommeil. À partir de Platon déjà, avec les scolastiques et jusqu'à nos « philosophes » cathodiques, à l'exception de Voltaire et de Nietzsche, la raison a cessé de copuler en public... Et qu'elle considère la société depuis la Cité idéale, divine, ou depuis un duplex du sixième arrondissement, c'est tout un puisqu'elle ne sait plus que s'exhiber devant le bon peuple dans des postures affriolantes, à la manière des filles qui montrent tout sur le papier glacé des magazines cochons mais qui s'enfuiraient à toutes jambes si au lieu d'exposer leurs appâts on les priaient de s'en servir...

Enfin, il renonce à lutter, il s'abandonne aux divagations de son esprit qui prennent un tour de moins en moins logique : en pagne, juché sur une termitière du désert de Kalgoorlie, Morand feuillette un magazine de dames très dévêtues en tirant sur une pipe d'où s'échappe une épaisse fumée violette ; et juste derrière lui, Marx, furieux, cravache une vache qui refuse de se mettre au galop, une vache qui, semblable au chat d'Alice, s'efface pour ne laisser que son sourire dans l'air... et le père Marx le cul par terre.

Peut-on aimer encore quelqu'un qui vous inspire plus de pitié que d'estime ? Iris a-t-elle d'ailleurs jamais vraiment aimé Paul ? Qu'elle ait eu le sentiment de lui être utile,

indispensable : oui. Et puis elle était liée à lui par une profonde affection, par le plaisir également, au contact de son corps, à ce qu'il ait faim et soif d'elle, à jouir avec et par lui. Car si charnellement, entre eux, ce n'est pas à chaque fois le grand frisson, Paul est un amant qui ne manque ni de talent ni d'imagination... tant qu'il ne dépasse pas la dose de médicaments qui l'empêche de bander.

Iris n'est pas si mal baisée ! pas en permanence en tout cas. Mais qui peut prétendre être bien baisé en permanence ? Pas Marc en tout cas.

Peut-on pour autant nommer cela de l'amour ? du désir : pas vraiment ; le désir, elle en a fait l'expérience, plus jeune, parce que, contrairement à ce qu'imaginent son frère et Marc, elle a connu d'autres hommes avant Paul. Et parce qu'elle redécouvre ce que c'est, depuis une semaine, en voyant Loukas arriver à la plage dans son short satiné noir, face à cette poitrine couverte d'une toison aussi noire que le short, à ce corps solidement charpenté, aux muscles durs qu'on devine sous un très léger embonpoint. Chaque jour, elle tressaille comme elle n'a jamais frémi devant Paul. Et pourtant les années précédentes, Loukas n'éveillait rien en elle ; Loukas était un copain et son mec à elle c'était Paul.

Loukas sort de l'eau. Il perd au profit du gamin la course jusqu'à la serviette d'Iris, s'assied à côté d'elle, envoie l'enfant faire un château de sable comme il le lui a appris hier. Le corps de Loukas ruisselle de gouttes salées, il se penche vers Iris, secoue sa longue chevelure bouclée au-dessus d'elle. Elle a toujours adoré jouer. Il y a si longtemps que personne n'a joué avec elle, qu'elle est dans le sérieux : le drame de Paul, l'éducation de l'enfant, les responsabilités du boulot ; il y a si longtemps que, même lorsqu'elle éprouve du plaisir, c'est du plaisir sérieux – pas léger, comme à cet instant-là.

Mathias pressent que Marc va être odieux. Mathias ne comprend pas comment Marc peut, après toutes ces années, être encore amoureux de lui.

Iannis sort de la soute, suivi par les Allemands qu'une fille blonde aux gros seins et au jean excessivement ajusté est

venue chercher pour les emmener jusqu'à un minibus. Il jette un regard alentour. La maison de l'olivette n'a pas le téléphone, Mathias ne savait pas quel jour il arriverait ; il n'y a aucune raison qu'il soit là pour l'attendre. Iannis a beau penser que Mathias est sérieusement accroché, il n'allait pas venir à l'arrivée de chaque bateau ! Iannis tourne la tête vers une terrasse proche, les éclats de deux papis qui s'engueulent et menacent d'en venir aux mains ont attiré son attention. En remontant la rue principale, il croise un capitaine de gendarmerie qui regarde l'heure à son oignon d'argent et dévisage d'un air hostile ce touriste, avec son sac à dos et sa queue de cheval. Iannis rentre dans un garage peint en vert et loue une mobylette au cousin de Loukas.

* * *

Et puis voilà Kant à présent ! dont Marc a lu récemment qu'il était dendrophile et qui s'active à satisfaire son vice en frottant furieusement son bas ventre contre l'écorce d'une espèce de baobab géant connu sous le nom de Bien moral, pendant que Hegel bondit autour de lui, comme le Zébulon du *Manège enchanté* de l'enfance de Marc... avec cette singulière particularité cependant, que l'auteur de *La Phénoménologie de l'esprit* rebondit, lui, sur la tête.

XXI

Le rythme d'Emmanuel Kant s'accélère ; Hegel, Marx et Morand l'encouragent ; le baobab lui-même semble s'animer pour hâter l'heureuse issue de son accouplement avec l'inoubliable auteur des *Fondements de la métaphysique des mœurs*.

– Bonjour, vous êtes Marc ?

– Affirmatif. Et vous ?

Allons bon ! quel emmerdeur le tire ainsi, sans crier gare, d'un rêve qui semblait vouloir si bien finir ?! L'importun est à deux pas. Marc éprouve la désagréable impression d'être forcé hors de lui-même, contraint à un commerce dont il n'a nulle envie.

– Mon nom est Jan, ou Jean. Ou Iannis. C'est Mathias qui...

– Ah ! c'est vous le bellâtre à capote téléphonique ? Pas mal, en effet. Moi je suis l'ex de Mathias et le père de l'enfant de sa sœur.

Sans bouger du transat, Marc tend une main molle au gêneur. Iannis est aussi rouge que l'hibiscus – ou qu'un verre de Campari sans eau de Seltz.

– Eh bien déposez votre barda, mon vieux, et asseyez-vous donc. À moins que vous n'ayez l'intention de prendre racine. Il est vrai qu'on m'a dit que vous les recherchiez. Vous boirez quelque chose en attendant de les avoir trouvées ? Il est presque l'heure de l'apéritif, non ? Un Campari vous conviendrait-il ? À moins que, fidèle à la quête de vos origines, vous ne buviez que de l'ouzo. Je vous recommande néanmoins le